

LES CHAUSSETTES

DE

PECHIC

(CONTE LUCHONNAIS)



-----Pré-Chant-----

Bon marcheur de l'été,
Qui surpris par l'orage,
Sur les sentiers, inquiet,
Par l'éclair, les nuages,

Va donc, hâte le pas,
Vers le âtre, l'abri,
Qui se dresse là bas,
Quand menace la pluie.

Le ciel s'est obscurci,
Et roule le tonnerre,
De Sajus à Ravi,
Il accourt à la Glère,

Atteindras-tu alors,
La porte du refuge ?
Au moment où dehors,
Explose le déluge,

Qui hache les fougères,
Et gonfle les ruisseaux,
Ebranle l'atmosphère,
Quand déferlent les eaux,

Lorsque, au cirque autour,
Dévalent les cascades,
Bondissant sans détour,
En vives cavalcades.

Si tu franchis la porte,
A temps, de la cabane,
Par miracle et l'effort,
Sauvé de la montagne,

Pénètre dans ce monde,
Péchic, notre berger,
Héros de notre conte,
A la glère enfanté.

Sans chaussettes et lacets,
Pourquoi malgré ton âge,
Cours-tu sur les sentiers,
Et chemins de montagne,

Alors que tes moutons,
Laineux, sans moquerie,
Pourraient bien tout Luchon,
Fournir en lingerie ?

Un monde cette cabane,
Mais bien sûr, j'exagère,
Elle n'est pas plus grande,
Qu'un placard d'H.L.M.

Mais non, je vous l'assure,
Pas autant que cela,
Car par cette aventure,
Vous vivrez l'au-delà...

Cet au-delà qui hante
Le monde des vivants,
Des vivants à Luchon,
Ou du proche canton,

De certains sûrement,
Et bien d'autres peut-être,
Dont le récit présent,
Révélera les êtres.

Par prudence, j'ordonne
Que tout soit oublié,
Et emporté par l'One,
Ce conte terminé.

Vous comprendrez pourquoi,
Est jeté un tel sort,
Car sans cela, d'effroi,
Vous fuirez par le Port.

---Chant Premier---

Un vallon de verdure,
Pelouses hêtres et sapins,
Au fond dans l'échancrure,
Sous le matin serin,

Des crêtes escarpées,
Et neiges étincellantes,
Plongeant dans les pierriers,
En de rapides pentes,

Si tu es né ici,
Bien sûr t'as reconnu,
Par ce très bref récit,
Le Port, ses roches nues,

On le voit des allées,
Se dresser téméraire,
Dominant la vallée,
De ses sommets frontières.

" Tu le verras bien mieux,
De ma grange à Cadeilh
Et autres jolis lieux
Qui surplombent Pailhet".

Ecoutant ces promesses,
Une jeune curiste,
Dimanche après la messe,
Avait gravi la piste.

Périlleuse ascension,
Pour la jeune élégante,
Dont les petits talons
N'accrochaient pas la pente,

Et seul, l'art éprouvé,
De notre guide ami,
A la grange a mené
Précieuse compagnie.

Elle est batie en pierre,
Dans un pré bien fauché,
La grange solitaire,
Toute de haie bordée,

A la Saint-Jean du foin ,
Que n'en a t-on rentré,
En été du regain,
Dans son vaste grenier.

La vue était superbe,
Il n'avait pas menti,
Pourquoi, alors dans l'herbe,
Sous le toit ont-ils fui ?

Voilà donc un mystère,
Pourquoi hier sous la pluie
Péchic à la Glère,
Courait vers un abri,

Alors qu'a la casseyde,
Par beau temps aujourd'hui,
Une belle et son aide
Disparaissent sans bruit?

Il sera plus sommaire
Ici de raconter,
Comment hier à la Glère,
Péchic s' est fait sécher,

La belle et sa toilette,
Ne sont décrites ici,
Péchic est sans chaussettes,
Et sans corsage aussi.

Peut-on monter à pied,
De jour secrètement,
De Luchon à Cadeilh ?
Mais non assurément.

Galante expédition,
Si tôt fut remarquée,
Passée le pont de l'One ,
Et par ce jour d'été.

Braquant quelques lunettes,
Certains ont eu envie,
Vers la grange secrète,
De s'élever aussi,

Comme ils l'avaient fait,
Autrefois avant guerre,
Et bien souvent rêvé,
Plus tard de le refaire,

Et voyant revenir,
Ces jeunes excursionnistes,
Qui n'a eu souvenir,
D'une jeune curiste,

Qu'il aida fort galant,
Et parmi les caillaou,
Les allées délaissant,
A puger la Carraou.

&&&&&

---Chant Second---

Dix mulets belles bêtes,
Sous le fort bucharas,
En caravane secrète,
Ont quitté Payssas,

Dix mulets fort chargés,
Sont partis dans la nuit,
Un espagnol muet,
Les menait loin d'ici.

Aujourd'hui le pétrole,
Et les moteurs thermiques,
La force des eaux folles,
Mais domptées de la Pique,

Font tourner mécanismes,
Voitures et camions,
Utiles au tourisme
A la population.

Dans la nuit un fourgon
D'Espagne est arrivé,
Au col du Portillon,
Les freins avaient chauffé,

Dans le sombre garage,
Ou trainaient quelques vis,
On sentait un mélange,
Ferodo et anis.

Autrefois on tirait
L'énergie de la poudge,
Qu'on fauchait, qu'on séchait,
A la faux, à la fourche,

Et des station-services,
C'est vrai qu'il y en avait,
Chaque grange ou hospice
Avait son ratelier.

De Houga à Cadeilh,
On broute, on rumine,
On pacageait à Prat-Bielh,
Et même sous la mine.

Les carburants modernes,
Dans les raffineries,
S'écoulaient des citernes,
Dans des tuyauteries.

L'intestin du bétail,
Qui distillait la poudge,
Produisait un travail,
Qui engendrait des joules.

L'Humanité ingrate,
N' a jamais reconnu,
Que le tripe et la rate ,
De l'animal battu,

Lui ont un jour permis ,
De vaincre la nature,
En montant à Ravi,
A l'ombre et en voiture.

Au fort précieux boyau,
Ne verrez ni hommage,
Sur chemin vicinaux,
Ou même de traînage,

Sur la table peut-être,
Car l'honneur qu'on lui fait,
Etre en pot à Bagnères,
Bouilli à l'estouflet.

&&&&

--Chant Troisième--

Sans effet littéraire,
Quittons sans transition,
Le monde culinaire,
Parlons de construction,

Aussi d'architecture,
Car le traité qui suit,
Dévoile la structure
Des granges du pays.

La visite des lieux,
Acceptez mes excuses,
Commencera sous peu,
Par la partie recluse,

Où entourées de soins,
Les bêtes pacifiques,
Transformeront le foin,
En engrais organique.

Communément très sobre,
Appelé "l'écurie",
C'est un endroit très sombre,
En pierre du pays.

Et maintenant montons,
Par l'échelle à l'étage
S'il vous plait respirons,
Les senteurs de l'herbage,

Qui bien que sous le toit,
Egalement amassé,
Semblerait par endroit,
Pourquoi un peu tassé.

Dans ce grenier paisible ,
Sur la précieuse paille,
Apparaissent visibles,
Et des trous et des failles.

Quelles forces physiques,
Colères ou passions,
Quels effets fantastiques,
Ont fait ces compressions?

Gouffres ou cratères, dis-je,
Ou s'engloutissent âmes,
Quand la passion dirige,
Et les hommes et les femmes?

De ce péché profond,
Vous gardez le silence,
Car même en confession,
En craignez la sentence.

Les seuls qui parfois vantent,
De ces lieux leurs exploits,
Tout simplement ils mentent,
Car pas même une fois,

Ils n'ont pu tout là haut,
Capturer dans la grange,
Comme un petit oiseau,
Leur amie dans la cage.

Ils n'ont qu'envieux de loin,
Pu suivre à la jumelle,
Le grand art des copains,
Y menant leurs si belles,

Qu'inventer ces actions,
Qu'ils décrivent si bien,
Observant du balcon
Ce grenier bien en vain.

Mais tous ceux qui se taisent,
Revoient bien sûr là-bas,
Le contact, la fournaise,
La fureur des ébats,

Et la tragique fin
De cette âme innocente,
Qui périt dans le foin,
Sous les ardoises en pente.

--Chant Quatrième--

Loin de ce foin maudit,
Fuyons et concentrons,
Ensemble nos esprits,
Au centre de Luchon.

Certains ont affirmé,
Que ce lieu est mobile,
Et qu'ils le situaient
Dans le cœur d'une fille.

D'autres étaient d'accord
Avec cette version,
En exigeant dès lors,
La multiplication.

Mais un grand défenseur,
Et vous le connaissez,
De la morale des mœurs,
S'y est fort opposé,

Car ce vaillant baigneur,
Et cela je le jure,
N'a jamais plus d' un cœur,
Aimé dans chaque cure.

Cinquante ans ont passé
Depuis ces temps anciens,
De café en café
Voilà mon seul chemin;

Mais pour vous à midi,
Au dessus des sapins,
Cette crête qui luit,
Comme un hôtel païen,

C'est le Port qui se dresse,
Dominant la vallée,
Qui vous donne l'ivresse,
D'être un vrai Luchonnais.

Qui donc de vous le vit,
En son âme et conscience,
Sans penser à la vie,
Au sens de l'existence ?

Notre nef catholique
Où l'on chante la messe,
Etrange seule indique
La direction plein est.

A Rome aucun conseil
N'éclaira le concile,
Qu'à Luchon le soleil,
Se lève à Couradilles.

Ici c' est hérésie
De prier vers Herran,
Ses clairières à la nuit
Reçoivent le couchant.

Mais coté opposé
Vers le bout de la ville
La place, le marché,
Sont guère plus tranquilles.

En descendent parfois,
Pour les foires et marchés,
Nos vaillants Larboustois
Fort bien endimanchés.

--Chant Cinquième--
C'était déjà le soir,
La place, l'école, l'avenue,
Bordées d' un long trottoir,
Remontaient jusqu'aux nues,

Et les lueurs de rouille
Des rayons du couchant,
Qui survolaient Sourouilles,
Eclairaient Montauban.

La nuit qui remontait
Vers Herran ses clairières,
Avait déjà gagné
De Houga les lisières.

C'est l'heure où le diable
S'empare des consciences,
Du plus profond s'exalent
Mâles ruminiscences,

Qui vous torturent tous,
Amis qui vous taisez,
Car sur le foin la mousse,
Vous vous êtes couchés.

Des granges et des lisières,
Se réveillent des fées,
A qui avez chimères,
Naguère, oui raconté !

Ne niez pas en vain,
Je vous vis dans l'impasse,
Les tenant dans la main,
Vous sortiez du Poubass.

A présent ces sorcières
S'envolent au couchant,
Des granges et des chaumières
Se venger à Herran.

Là-haut dans un décor
Dé prés et de sapins,
Paysage du nord
D'où arrivent certaines,

Au sabbat c'est coutume,
Elles vont vous tourmenter,
A l' heure où sous la lune,
Les avez enchantées.

Et de vieux souvenirs,
En vous montent en silence,
De vos premiers soupirs
De fin d'adolescence,

Jusqu'à ces aventures
De la saison dernière,
Lorsque sous la toiture,
Etrégniez vos très chères.

Une force magique,
Un puissant tourbillon,
M'emporta maléfique
Vers le Cosmos profond.

&&&&&

---Chant Sixième---

Tous ceux qui affirmeront,
Que ce qui suit, naguère
Fut vécu à Luchon,
Un soir de bourrachère,

Se trompent car jamais,
Dans notre ville d'eau,
Personne par soirée
N'a bu son barricot.

Péchic fit dans sa oûle
Pour en faire chabrot,
Un bon bouillon de poule,
Qui était bien trop chaud.

Dans son assiette creuse,
Afin de tempérer
Les vapeurs savoureuses
Du brûlant consommé,

Il du alors troubler
Le limpide breuvage
Par vin rouge corsé
En très fort pourcentage.

Vous aimez l'estoufade,
Mais lui l'aimait aussi,
Et autre Matou-Hâme
Ou Pasteras bien cuit.

Dans la force de l'âge,
Autrefois il n'aurait
De la soupe au fromage
Sauté ainsi jamais,

Ces plats uniques au monde
Qui trop fermes à présent,
Pour ses gencives rondes,
Dépourvues de leurs dents.

Bien sûr , oui ! au café
Au bois ou bien chez lui,
Sans peur il brespaillait
Tout seul ou entre amis.

Aujourd'hui il fera
Dans un verre chaoucholle,
La croute deviendra
A sa bouche plus molle,

Mais la poreuse mie
De ce morceau de pain,
Absorbe sans répit
Dans le verre, le vin,

Et obligea de table
Notre héros sympathique
A descendre à la cave
Soutirer la barrique.

A l' heure fatidique,
Ou sortent les sorcières,
Leurs danses, leurs mimiques
Et leurs noires prières,

A Herran sous le Cric,
Résonnent de leurs transes,
Dans l' esprit de Péchic,
Qui souffre en silence.

Pour alléger sa peine,
Il se mis à parler,
De ces si belles anciennes,
En soirée au café.

Il ne vit le présage,
Quand rue Singés, un chat,
Lui barrant le passage,
Soudain s' ébouriffa.

Mais un certain soir,
L'horrible farandole,
Des fées du désespoir,
Hystériques et folles,

En une surenchère,
S'amplifia à Herran,
Car tenaient les sorcières
Congrés à Canejan.

Leurs ondes atteignaient
La Bigorre et l'Ariège;
Péchiç prend au café
Une seconde miège,

Ou les savants joueurs
De cartes et de manille,
Ont cessé par torpeur
Leurs feintes fort subtiles,

Et fureur respectable
Des coups de poings coïnychés,
Transmise par la table,
Et ses pieds au plancher.

A l' assistance surprise,
De sa grandeur passée,
Péchiç fit une frise
En quelques mots contés,

Mais par erreur suprême,
Il prononça des noms,
D'une de Mayrène,
Et d' autres de Luchon.

Et de quelques curistes,
Dont le fantôme hante,
Depuis cette entreprise
A jamais nos montagnes.

C'est ce détail sans doute,
Qui provoqua le crash,
Son récit de la Coume,
Ce qu'il fit à la Batch.

Un chat par quel mystère,
Entré dans le café,
Lui bondit sur le verre,
Arracha le béret.

Là-haut le Tout Puissant,
Qui observe chaque être,
Est bien sûr indulgent,
Avec nous les poètes.

Je refuse cependant
De trop me compromettre,
Et de finir à Herran,
Sur un fagot de hêtre.

Je crains la paille de broc
Et le manche de houe,
Du balai le fort choc,
Et surtout le courroux.

Vous ne saurez donc pas
Par ma bouche, amis,
Les détails plein d'effroi
De Péchic, le récit.

&&&&

---Chant Septième--

A vingt trois heures piles,
Sortant par rue Singés,
Du café de la ville,
Péchic est plein d'ivresse.

Le long de la rigole,
S'approche à pas lents,
Le chat qui deux fois miaule,
Et lui montre les dents.

Une vieille qui paissait,
Pointant ses doigts en fourche,
Vers la bête a lancé:
"Que Saint-Simon t'étouffe".

Le félin repoussé
Par le choc électrique
De cette femme âgée,
Et son signe magique,

Est revenu sitôt,
Et par un croche-pas,
Tout droit dans le ruisseau,
Péchic, pecnaud, envoie.

"Oh! oh! à moi les murs
La terre m'abandonne !"
Pardon car je censure,
Et son mot de Cambronne.

Vous attendiez la chute
Ici bas sur le sol,
Mais non car la culbute,
Finit par un envol,

Et fort curieux mystère,
Car assis sur balai,
Avec une sorcière,
Péchic s'est envolé.

Lentement l'ustensile,
Par une trajectoire,
Opposée à l'église,
Et son très saint ciboire,

Décolant fort austère,
Coté café Hondé,
Ses rameaux de bruyère
En frolèrent le grenier.

Puis la force maligne
Franchit malgré la charge,
Les hautes capucines
De chez Cau les mansardes.

Elle orienta son vol
Vers la Pâle des Mailh,
Et pris la course folle
Dont voici les détails.

Tous ceux qui sans le dire
Ont consacré le chef
De leur vie à conduire
Chez nous aéronef,

Par beau temps et brouillard,
Trouveront fort utile,
L'exposé de cet art,
A la science subtile.

Où vivent les sorcières,
Vous le savez déjà,
Dans le foin des chaumières
Où les avez une fois,

Conduites par le charme,
Elles s'appelaient "Ninon".
Plus tard avec des larmes
Elles ont quitté Luchon.

Sous l' appentis du toit,
Dans ce lieu très intime,
Leur âme plein d'émoi,
Succomba, fort sublime.

Vous savez maintenant
Que de là, elles décollent,
Tous les soirs vers Herran
En folles farandoles;

Que ces vols par mystère,
Evitent les églises,
Autres croix et calvaires,
Lieu du saint sacrifice.

Mais par contre ces sorcières
Survolent les cafés,
Carrefours, cimetières,
Les lisières des prés.

La navigation aérienne
Se fait depuis le sol,
Des balises hertziennes
Dirigent les jets en vol.

Mais toutes ces Ninon,
Qui hantent vos consciences,
N'ont rien, d'aucune façon,
A envier à la science;

Elles fendent la bise
De l'éther luchonnais,
En s'aidant de balises,
Que vous ne soupçonnez.

Les nids de corbeaux noirs,
Accrochés dans les frênes,
Les aident dès le soir,
A s'orienter sans peine.

A la Saint Jean, Saint Pierre,
Des brandons vous brûlez,
Car adorez la lumière,
Et du feu la clarté.

Mais sur les lieux-mêmes
Du très païen office,
Des charbons pèle-mèle,
Gisent noir-anthracite.

Au retour des ténèbres,
Ici dans la vallée,
Cette suie salutaire
Guide vols de balais.

Ajustée par sorcière
Depuis la Pâle des Mailh,
La vitesse de croisière,
Permis tant bien que mal,

D'atteindre la Soulan
Au curieux équipage,
Puis virer vers Herran,
Ses prairies, ses alpages.

Mais l'étape suivante,
C'est le pré de la Hont,
Il fallait près de la pente,
Voler à l'ombre des monts.

La lune était là-bas,
Au sud de la frontière,
A la Maladetta,
Et au nord la sorcière.

Mais un rayon coquin,
Par le bec du corbeau,
Filtrait et pris soudain,
Péché dans son halo.

Qui crut que le pilote,
De la mission nocturne,
Eût commis telle faute,
Oubliant l'échancrure,

La très profonde brèche,
Qui fend soudain là-haut,
Les crêtes de la Frèche:
Oui ! le Bec du Corbeau ?

Sur ordres des sorcières,
Elle avait bien pourtant,
Comme commissionnaire,
Volé à Canéjan,

Etonnant leurs conseils ,
Car franchit solitaire,
Sur balai sans pareil
Le pic de Baccanère.

Aujourd'hui certains clament,
Et affirment leur foi,
Que même en delta-plane,
Ce raid serait exploit.

Sous le choc de la lune,
Ici ont chancelé,
La secrete infortune,
Péchic et le balai,

Mais le rayon de l'astre,
Eclaira les visages,
Et grâce à ce contraste,
On vit les personnages:

La jeune conductrice,
Vous l'avez déjà vue,
C'est cette belle curiste,
Il y à bien quelques nues;

En 1936,
Au début de ce conte,
En dessous Cazarilh,
Sur le sentier elle monte;

Et les petits talons
De la jeune élégante,
Hélas! ont eu raison
De la bien raide pente.

Le galant avec elle,
C'est notre ami Péchic,
C'est lui qui l'ensorcelle,
Qu'il est beau, qu'il est chic !

Elle était à Bagnères
Pour les congés payés,
Loi sociale si chère,
Aux peuples ouvriers.

Cela lui fut fatal.
Mais fendant les ténèbres,
Vers un haut tribunal,
Au jugement sévère,

Maintenant elle amène,
Chevauchant un balai,
Celui qui par blasphème
L'a bien déshonorée.

Péhic est apparu
Sans comprendre pourquoi
A Herran et tout nu,
Sur un fagot de bois.

&&&&

---Chant Huitième--

Il vit là dans les prés,
Comme les fumerolles,
Dansantes du café
Bouillant en casserole,

Des vapeurs et présages,
S'élevant de la terre,
Et puis comme des visages,
De ces-dites sorcières.

De ce très mauvais sort,
Qui court dans les estives,
Apparurent alors,
Les premières captives,

Séduites par les hommes
Des légions de Pompée,
Qui pour étendre Rome,
Ici ont guerroyé.

Mais la domination ,
Chez nous des Wisigoths,
Produit, oui en foison,
Sorcières il en faut,

Quoique les plus anciennes
Par grand soir de débauche.
De Saint-Mamet proviennent,
De cet abri sous roche.

J'ai déjà expliqué
Les lourdes conséquences
Provoquées en grenier
Pour nos chères compagnes.

La dure exploitation
Par l'homme de l'animal
A étendu sans façon
Le lieu où gît le mal.

Venant de Montrèjeau,
La route carrossable,
Amenat-ici haut
Marquises et notables,

Désormais bien captives,
Elles dansent à Herran
Séduites à l'Arnative.
Par Luchonnais galant.

Sécurité Sociale,
A la libération,
Et les cures thermales,
Célèbres excursions,

Publiées dans la presse
Par notre syndicat,
Attirent ici en liesse
De nouveaux candidats.

Sur les rives de l' One,
Elles deviennent sorcières,
Si du jeune autochtone,
Elles écoutent la prière.

La vue du feu follet
A terrassé Péchic
Qui gît les mains liées,
Là, sous le Mailh du Cric.

Mais il était le seul,
Qui au cours de l'histoire,
Avait franchi le seuil,
Et devant auditoire,

Qui de plus au café,
Et devant quel public,
Raconta ses péchés,
Haut et fort...Ha! Péchic

&&&&&

---Chant Neuvième---

Un procès infernal
Se tint là, dans la nuit:
La cour du tribunal
Un rat, l'hibou, la truite,

Témoignait le chat noir
De ce qu'il a entendu,
Ninon de désespoir
Pleurait sans retenue,

Et le coeur des sorcières,
Protégé par deux flics,
Puissant et en colère,
Qui accusent Péchic.

Alors, pour t'annoncer
Le possible trépas
On t'avait enlevé
Des ardoises du toit

On t'a tiré du lit
Les pieds avec friction,
Et tu en as fait fi,
Restas sans réaction!

D'habitude au Mathet
Fort éloquent Péchic
Fut ici sans caquet,
Tout nu et sans le fric.

Un jugement terrible
Fut alors prononcé,
Que la partie civile
N'a jamais demandé.

Pour avoir à Luchon,
Commis des adultères,
Tu seras en saison,
Déporté à la Glère.

Ce site inaccessible
Aux personnes en jupon,
Te rendras insensible,
A toutes tentations,

Et ces histoires vieilles,
Que tu dis au café
Seul, à présent tes gouilles,
Pourront les écouter.

Pour avoir fait du tort,
A la gent féminine,
Tu ne pourras dés lors,
Porter lingerie fines,

Tricotées et cousues
Par ces adroites mains,
Dont tu baisas en sus,
Et la joue et le sein,

Et le contact rugueux
Des habits et souliers,
Irriteront du gueux,
La vieille peau usée.

A l'abri de ces toits,
Ou tu as tant péché,
Où tu ne reviendras,
Qu'après la nuit tombée.

Dés lors nous te faisons,
Vagabond des montagnes,
Erre avec tes moutons,
Au blanc, épais lainage,

Mais par miséricorde,
Bien sûr nous acceptons,
Que quand il pleut des cordes,
Tu sois dans la maison.

Maintenant vous savez,
Pourquoi par temps d'orage,
Péché ainsi courait,
Pieds nus malgré son âge.

J'ai moi même constaté,
Avec grande rigueur,
Que d'Herran l'énoncé,
S'applique avec vigueur,

Lorsque sous la clarté
Du feu vif du branchage
Péché s'est fait sécher,
Dans la pauvre cabane.

Le soleil revenu,
Soudain, il repart,
Comme il était venu,
Poursuivre ses brebis.

Tous ces événements
Sont imagination,
Qui arrive aisément,
A qui aime Luchon.

--Epilogue--

Si vous aimez au pied,
De la tendre chaussette,
Tissée ou tricotée,
La caresse douillette;

Pour que ce fil de laine,
Filé avec amour,
Vous protège sans cesse,
L'épiderme toujours,

Du choc de la caillasse,
Du pavé de la rue,
Qui heurte la godasse,
De ces angles pointus;

Ne trahissez jamais,
Le secret de la grange
Où vous avez péché,
Lors de votre jeune âge,

A Herran un fagot
Dans le pré vous attend,
Si par un mot de trop,
Trahissez le serment.